

MARCHE, ARRET, POINT MORT

roman

Le prétendu réalisme n'est pas seulement sinistre, il est aveugle. Aveugle à la présence explosive de l'injustice manifeste.
Hervé Kempf

Si la justice vient à manquer, que sont les royaumes sinon de vastes brigandages?
Saint-Augustin.

Dans mon cerveau monte parfois l'image d'un macho débile. D'un macho sachant que ce n'est pas bien de finir son match de foot alors qu'au même moment sa femme accouche, mais qui reste quand même incapable d'appuyer sur la télécommande, laissant passer la vie, la vraie vie.

Sa raison?

Cette vie par procuration est beaucoup mieux que la sienne... d'ailleurs ses joueurs préférés sont occupés à marquer des buts pour lui.

D'accord pour le macho débile, mais moi?

(Au passage, ce que je déteste mes contemporains... Pour le foot, pour la télé et pour le reste.)

Pendant très longtemps ces nuits où je restais des heures sans dormir m'étaient une torture, et puis soudain, refusant de tourner une fois de plus inutilement pendant des heures dans mon lit cage de silence, je décide de me lever.

Ça a l'air simple de se lever, mais ça ne l'est pas forcément pour tout le monde.

C'est en tout cas une décision raisonnable, en automne le jour va tomber de plus en plus tôt, et mon horloge interne n'est pas exactement réglée sur celle du soleil...

* * *

Décidant brusquement de réussir à vraiment remarquer, ou tout au moins de m'y entraîner pendant la nuit, j'arrête définitivement avec les médicaments de l'abrutissement nocturne et mon âme devient alors, au fil des semaines suivantes, la fenêtre de la maison qui reste allumée la nuit tout près des vôtres endormies... Dans votre rue peut-être (si vous vous appelez Antonin Auzias et que vous êtes un Français)? Ces voisins toujours allumés quand vous vous réveillez la nuit, à n'importe quelle heure que vous passiez devant chez eux... Ceux qui n'éteignent jamais tant qu'il fait noir, et même que le samedi matin au marché, vous vous demandez de qui il s'agit en regardant les visages, avant de secouer la tête en souriant de votre côté romanesque... Et bien c'est moi.

Ne plus se coucher sans sommeil, comme on décide de ne plus boire sans soif, et agir, passer à l'acte – ou disons, préparer les choses en vue de passer à l'acte, ce qui demandera du temps, j'ai lu un jour que 90 % de la force motrice des locomotives n'était utile que pendant ces quelques secondes entre l'immobilité et le mouvement – faire faire le premier mètre aux wagons, en fait...

Unabomber est pour moi un précurseur... est le précurseur, et c'est dans ses pas que je vais inscrire les miens.

Mes pas...

(«Impossible de songer à lui faire faire le moindre pas, impossible d'envisager un transport, je n'ai aucune liaison et le mauvais temps a l'air sérieux. Merde, merde...»)

Ces mots sonnent dans ma cervelle avant d'être balayés par des souvenirs de vent, de neige et d'insensibilité physique.

* * *

Je parle à la première personne, mais qui suis-je vraiment?

Cette question n'a pas de sens parce que si je n'ai pas su la poser hier, je refuse de me donner les moyens d'y répondre aujourd'hui. Maintenant, si l'on considère l'individu comme en devenir ou en acte, alors je serai bientôt quelqu'un d'en acte, et par la suite, des gens comme moi il y en aura beaucoup d'autres.

Enfin, je l'espère.

Qui suis-je?

Je suis la silhouette qui vous suivra bientôt dans la rue le soir, quand vous rentrerez d'un restaurant Natel en poche...

Je suis votre mauvaise conscience d'Occidental collabo...

Stop!

– «Il va où là, le narrateur masqué? C'est quoi au juste ces accusations venues d'on ne sait où? Attention à pas se tromper de cible, hein, je n'ai jamais fait de mal à qui que ce soit, moi...»

Rien fait, peut-être, mais laissé faire, sans aucun doute. Car vous êtes *coupable* et des milliers d'exemples viennent à l'esprit: vous avez voté pour des gens qui ont laissé faire le Sahel, l'Afghanistan, le Tibet, les enfants soldats de Sierra Leone, les civils palestiniens brûlés vifs chez eux, les animaux mazoutés, les matières dangereuses bazardees n'importe où...

* * *

En acte, mais comment y songer après ces mois passés à l'Uniklinik Balgrist, et avec ce corps et ma volonté qui, en plus d'être esquinés, sont rouillés comme un bombardier terminé une veille de très lointain armistice...

C'est ça exactement, un bombardier...

Une équipe de *spécialistes* n'a pas osé le bazarder autrefois et l'a mis dehors – à attendre sous la pluie – sans rien décider le concernant, mais tout en sachant qu'il ne servirait jamais plus.

"S'en prendre à personne, c'est la faute à Pas-de-chance."

Sûr.

Et Bombardier n'aura même pas droit aux essais. On l'a réparé avec soin, mais à cause de ce stupide accident... à la seconde où la poutrelle du hangar se détachait – non vraiment, trop bête – son destin se scellait: il ne volera plus...

Fact.

Et là, tout de suite, j'aurais beau continuer à m'insurger: «Alors enfance – c'est-à-dire pièces dessinées, découpées, forgées, manufacturées... – puis adolescence – montage, assemblage, réglages – et après plus rien?»

Eh non.

Dommage.

Entrer en action sans attendre.

Je ne pense pas avoir de visite avant quelque temps, mais il faut voir loin... Je passe plusieurs nuits à ranger la maison selon un organigramme de désordre assez savant, visant à laisser croire que depuis des mois je vis au rez-de-chaussée, dans le salon. Je m'y installe, d'ailleurs.

Vivre au salon est peut-être un symbole, comme un milliardaire ayant contracté une maladie incurable louera à ses derniers jours le yacht le plus cher du monde...

Désormais, il n'y aura plus que ces fenêtres de la maison qui seront éclairées.

Et concernant la Faculté, je vais apprendre à fondre mes gestes dans l'image que donne de lui quelqu'un de beaucoup plus handicapé que je ne le serai en réalité, au fur et à mesure de mes progrès réels. Je vais faire mes exercices – et d'autres – à longueur de nuit, mais en secret et tout en laissant entendre que je les abandonne peu à peu.

Cela suppose de la force de caractère, mais je n'en ai jamais manqué.

Cela suppose du talent pour la dissimulation... en ai-je jamais vraiment eu d'autre?

* * *

On est trois semaines plus tard, dans la voiture de la fille, et nous sommes au moment de nous quitter.

– «Non c'est pas du vieillissement, c'est une dépression... Tu peux me croire, j'en ai fait deux...», dit-elle.

(Comme ça, tu sais des choses, hein?)

–...

– «Mais il faut absolument que tu remontes la pente et je suis là, si tu veux...»

(*Remonter la pente...* Et bah justement, non, je ne veux pas. La casse, c'est la casse. Par contre, je veux bien t'écouter déblatérer, c'est réconfortant, et puis même un bombardier rouillé rafistolé a besoin d'une vie sociale...

Qu'ils disent.

Enfin, qu'il a m'a dit aujourd'hui. Un type un peu comme toi, Fille à l'auto, un qui sait des choses. Il a fait des études pour les savoir. Médecine...)

– «C'est gentil...»

Trois mots de réponse et puis je pique du nez, une technique rôdée, je fonctionne de cette façon depuis si longtemps...

– «Je déteste me tromper dans un diagnostic. Je ne parle qu'en connaissance de cause et là je suis formelle: toi, tu déprimes.

(*Le connaissance de cause* est joli. Tu sais quoi, Fille à l'auto, volcan, j'aurai été le cauchemar le plus déloyal de tous les vulcanologues de la planète. Mais là tu t'en fous, t'es repartie dans tes conneries bon Samaritain...)

–...»

Et ça dure.

Il y a quelques minutes, en quittant l'autoroute – elle prend l'autoroute sur quelques kilomètres entre Zurich et Horgen – elle a soupiré quand je lui ai dit qu'une fois de plus, elle n'apprendrait rien ce soir sur le côté pile de ce grand portail qu'elle me voit toujours franchir sans que je ne lui propose d'entrer.

Elle m'aide bientôt à descendre de voiture en évitant les situations gênantes, sachant très bien s'y prendre avec les gens cassés. Ne pas lui montrer mes progrès m'occupe l'esprit pendant que je tiens son bras. Si la leurrer sur mon degré rééducatif réel s'avère difficile, je n'ignore pas que ce le sera encore plus avec les professionnels qui s'occupent de moi. Passer le portail en serrant les dents pour continuer à avoir l'air naturel, car je sais que son regard me suivra tant que je resterai visible.

Refermer le portail, souffler pendant que je l'entends démarrer, et se dire: «Fille à l'auto, ce n'est pas grave si tu te trompes. Tout le monde se trompe. Moi aussi je me trompe. Par exemple, la saleté qui me tenaillera le ventre pendant que tu rouleras vers ton chez toi, dégoulinante de bons sentiments à mon égard, eh bien des années durant je l'ai prise pour une manifestation de la peur que le troupeau m'inspire. Ce n'en était pas. Les salles d'opération m'ont fait comprendre qu'il s'agissait plutôt de haine. De haine pure.»

Enfin, je veux le croire, mais sans vraiment de certitude quant à cette pureté.

Qu'elle soit pure, je crois que ce serait important pour moi.

* * *

Sous les fenêtres, le lac est magnifique. Un bateau à aubes blanc a creusé deux longs sillons sur sa surface à la fois marron et dorée, avançant lentement vers moi dans la luminosité irréaliste d'un paysage sans heure. Car nous pourrions tout aussi bien être le soir, tellement la luminosité et l'instant semblent hors du temps – sans compter que ce bateau naviguait déjà en 1930, me racontait mon grand-père lorsque j'étais enfant. Souvenirs de ces heures trop rares où ses responsabilités lui laissaient un peu de temps à me consacrer...

Trois jeunes cygnes beiges ondulent dans les vagues causées par le bateau, surveillant du coin de l'œil l'arrivée nerveuse d'un mâle aux ailes entrouvertes, signe de colère. J'observerai ce dernier pendant la demi-heure suivante s'employer à éloigner, en lui pinçant durement la jointure des ailes, le jeune frère des deux femelles qu'il convoite.

Peu de gens ont le temps d'observer quatre cygnes, mais mon quotidien est plutôt terne, et mes journées ne défilent plus comme les vôtres.

Matin, soir?

Pareil.

Même merde.

Même silence sur la maison.

Même désolation sur le parc et sur moi.

Même souffrance à refaire des heures durant ce geste si simple, de marcher.

Et le faire le plus «normalement» possible.

Quelques résultats, néanmoins.

* * *

Aujourd'hui, je réfléchis à l'intérieur d'un immeuble de quartier d'affaires et, une fois de plus, face à quelqu'un qui parle. Fille à l'auto, ce n'est pas de sa faute si, chaque fois qu'elle s'adresse à moi, elle fait à ce point fausse route. Elle en sait si peu. Etrangère au monde qui était le mien avant, n'ayant pas reconnu mon nom et mon visage à notre première rencontre – je crois d'ailleurs que ce simple détail a déterminé une grande part de l'intérêt que je lui porte – notre première période fut celle des interrogations... Je me souviens de soirées pénibles au cours desquelles je devais lui offrir toute une gamme de silences dosés et de généralités vagues, afin de dévier chaque fois la conversation sur autre chose. Il y eut ensuite les semaines pendant lesquelles mon mystère devint un jeu, et puis, au final, ses questions finirent par la fatiguer elle-même. Quand elle s'est enfin désintéressée de qui j'étais, nous n'avons plus parlé ni du passé, ni de l'avenir, et j'ai commencé à la laisser pérorer 90 % du temps, l'écoutant meubler Laura Ashley un présent mental sans aucune surprise possible: le sien. Et celui des gens comme elle.

Il est des bavards heureux de rencontrer une oreille attentive et je tiens plutôt bien ce rôle.

D'un autre côté, qu'aurais-je pu lui dire?

Elle est gentille, il est impossible de lui raconter que dans mon canapé transformé en lit, dans la grande pièce où je me terre et qu'elle ne connaît pas, à l'intérieur de cette immense maison silencieuse que je lui cache également, chaque fois que je ferme les yeux au petit matin, je vois des armes à feu ou des kilos de chlorate de soude s'allumant avec une belle lumière verte que rien ne peut éteindre, et remplissant d'étouffante fumée l'intérieur de bureaux exactement comme celui dans lequel je me trouve, à regarder circuler autour de moi depuis un quart d'heure des gens habillés pareil, l'esprit formaté et aveugles à l'insignifiance, à l'aspect purement structurel de la bonne marche de leur société... dans laquelle je viens passer un entretien d'embauche.

Un de plus...

Il vous faut un travail, *il vous faut* une vie sociale, m'a encore redit la semaine dernière le type *qui sait* – Psychologue, en milieu hospitalier, sacrée vie sociale que la sienne.

Ces rendez-vous d'embauche, bon sang...

Chaque candidat y joue au chien qui se couche en montrant son ventre à un chef de meute, écoutant sagement cliqueter des petites têtes RH qui pensent *productivité, objectifs* et autres non sens.

Moi je m'y tais.

– «Vous ne parlez jamais beaucoup, ou alors c'est le stress?

(Le stress? Avec ce que je prends comme médicaments pour ne plus avoir cette boule dans la gorge, je t'en souhaite, du stress comme le mien.

–...»

Pourquoi cet endroit, pourquoi chercher à croire en la vie sociale de Psychologue?

Aucune idée. En attendant, mes yeux se prennent pour des trous de serrures, et j'assiste, impassible, à la honte ordinaire du quidam espérant que son collier, avec l'étiquette du bon chenil, lui permettra d'intégrer la meute. Celle de cette nana en tailleur Chanel face à moi, par exemple.

– «Bon, donc vous ne parlez pas beaucoup. Est-ce qu'un rendez-vous avec quelqu'un d'inconnu vous met toujours à ce point mal à l'aise?

–...»

Elle soupire.

– «Pardonnez-moi, je voudrais vous confier une chose: vous me donnez envie de vous secouer!» dit-elle en souriant – sourire pour faire passer la pilule.

– «...Cet air doux et inoffensif, vous savez, on ne s'en sert pas très souvent dans le marketing.»

Ô l'ironie des gens comme elle...

(Tailleur Chanel, on arrête les conneries! Mon CV est limpide pour toi: tous ces mois à l'Uniklinik Balgrist ont forcément laissé des séquelles, et autres stigmates à l'instar de cette démarche étrange – j'ai vu ton regard à mon arrivée, détourné en un quart de seconde, beau réflexe pro et je m'y connais. J'ai d'ailleurs été assez lâche pour ne pas te montrer que je t'avais vue... Mais de mon côté aussi j'ai tout de suite détecté, en arrivant, que ta boîte n'était pas le genre à avoir des quotas de compassion. Et heureusement d'ailleurs, j'aurais encore moins supporté.)

– «...»

– Ce que je ne comprends pas...», continue T. Chanel, «... C'est pourquoi vous ne cherchez pas dans ce qui a été votre branche. Avez-vous essayé de vous rapprocher du milieu dans lequel vous avez un nom?»

C'est à mon tour de soupirer.

(Dis voir, Tailleur – je t'appelle par ton prénom –, si tu rentres dans une compagnie d'aviation et que la nana à l'accueil n'a plus de bras, justement à cause d'un accident d'avion, tu vas prendre l'avion?)

– «J'ai pensé tourner la page...»

Sourire las, mais cette lassitude ne sera pas perçue par elle, autre joli réflexe pro: avec son métier on apprend à se blinder.

– «Disposez-vous d'un moyen de locomotion?»

(Genre une voiture? T'es une marrante, toi. Mais, j'y pense! L'Uniklinik Balgrist m'a passé un fauteuil roulant. Je ne m'en sers plus mais il est encore à la maison...)

– «En fait, je prends les transports, j'habite Horgen. Je n'ai pas de permis de conduire...», dis-je – voix hésitante.

– «Les transports...» répète alors la femme en faisant un rajout au stylo sur mon CV. Un rajout pour rien: elle sait déjà. Et moi aussi, je sais déjà.

(Dis, Tailleur, tu sais quoi? Je sais que tu sais que je sais... et toi de ton côté, pareil.)

Je regarde par une des fenêtres au-dessus du chignon impeccable, apercevant le sommet des bambous géants de la cour. Nous nous trouvons dans un bel immeuble 1900, dont les extérieurs ont été repensés par un artiste contemporain qui y a installé un jardin japonais. C'est assez réussi. Mon grand-père aurait adoré. Je sais que sa bibliothèque contient plusieurs livres avec des photos en noir et blanc de jardins japonais.

– «Parlez-moi de vos défauts...»

(Non, pas cette question! Remarque, point de vue questions, ce n'est pas pour moi que tu vas te mettre en frais et je le comprends...)

– Et bien, je ne parle pas beaucoup, justement.

(Tu veux que je te montre une radio, pour que tu les voies mieux, mes défauts, connasse?)

– J'avais remarqué. Autre chose?

(Animal, Tailleur, tu serais un pit-bull ayant mordu une charogne de certitudes pour ne la lâcher qu'à ta retraite, en rendant ton badge et ta place de parking. Et encore...)

Tailleur se penche une dernière fois sur mon C.V., comme on dit au revoir. Je trouve qu'elle a tenu raisonnablement longtemps. Elle reprend la parole en hésitant:

– «Des études scientifiques et puis une carrière sportive... C'est vrai que ce n'est pas facile de trouver un lien direct entre les deux domaines... Pour un groupe comme le nôtre, vous manquez de pratique, et puis...»

Silence. RH regarde sa montre, sans oser ouvrir le dossier du candidat suivant. Pour elle aussi, à l'instar de Psychologue, c'est une forme de coquetterie de ma part de ne pas retourner vers le milieu du sport.

C'en est trop pour moi aussi. Sans rien dire, ni expliquer, je me lève soudain, je fais demi-tour et j'accentue ma démarche pour sortir de la pièce. Dans mon dos Tailleur prononce un ou deux mots commençant une phrase scandalisée – se lever d'un seul coup et s'en aller n'est pas poli – mais elle s'arrête d'elle-même en milieu de phrase et elle se tait, à quoi bon dire quoi que ce soit?

Peut-être qu'en se débarrassant de moi plus tôt que prévu, elle arrivera en avance à la cantine?

Je récupère la seconde canne laissée dans le couloir, et en sortant de l'ascenseur, je songe à en frapper le standard du type en costume derrière l'immense bureau du hall d'accueil.

Par la baie vitrée derrière lui, j'aperçois une dernière fois le jardin japonais.

* * *

Hier midi en me ramenant, Fille à l'auto a garé sa Porsche près de la station de Horgen et, en souriant, je lui ai serré la main pour lui dire au revoir. Ça l'a fait rire. Je devais prendre le train et elle m'a posé des questions, elle m'a même proposé de me conduire. J'ai refusé, il n'était pas question que je lui raconte mes analyses à l'Uniklinik. Elle est repartie déçue.

Mais je repense à un détail. En n'ayant pas enlevé ses gants pour conduire, elle m'a tendu une main gantée et c'est impoli de serrer une main sans enlever son gant. J'ai appris ça dans ma jeunesse et elle non, apparemment. Mon esprit est comme ça, inutilement embarrassé de valeurs surannées dont je ne peux me défaire.

Quelques secondes plus tard je souris de mon caractère: je plante une conne Tailleur Chanel au milieu d'un entretien, mais c'est pour moi un manque de respect, quand on n'enlève pas son gant pour me serrer la main, ayant instauré ce jeu/distanciation avec Fille à l'auto de ne faire que nous serrer la main.

Mon grand-père se serait sans doute offusqué intérieurement de cette main gantée...

C'était un homme élégant, qui avait été élevé en Angleterre. Je repense à lui et à ma chute libre, la cervelle encombrée de données d'un autre temps. Les premiers vertiges de cette chute remontent-ils au jour de ma naissance? Ma mère m'accoucha accroupie, manière indienne... une démarche macro-bio héritée de l'éducation du précité offusquable.

Je contemple le salon, les *quarante-quatre* poutres noires au plafond, le tapis sur lequel mes cousins et moi on ne devait pas marcher, les livres partout, dont quelques-uns récemment tirés de la malle contenant mes cours de facs, puis ceux sur les jardins japonais sortis depuis quelques jours et posés sur une table basse. Cette nuit j'ai retrouvé dans l'un d'entre eux un marque-page d'un modèle que je n'avais plus vu depuis des années – dans cette maison, les adultes collectionnaient les livres rares, et moi les marque-pages.

Quelques mots suffiraient à dépeindre mon enfance: les livres et les toiles de maîtres étaient la télévision de mon père et de mon grand-père, alors ma mère et moi allions à l'office regarder les feuilletons américains. A cette éducation de rigueur et d'indifférence, une seule échappatoire, et pas avant l'adolescence: la montagne.

L'explosion se traduit donc par la création d'un grand volume de gaz en un temps très court. De cela résulte la création d'un front d'onde de pression. La vitesse de ce front d'onde détermine la classification des explosifs. Les poudres sont conçues pour un régime de déflagration, c'est-à-dire une onde subsonique (10 à 400 m.s⁽⁻¹⁾). Les explosifs progressifs sont entre les brisants et les poudres. Ils suivent le régime de détonation, supersonique (2000 à 3500 m.s⁽⁻¹⁾). Les explosifs brisants détonnent également (4000 à 9000 m.s⁽⁻¹⁾).

Bien, la montagne. Ça vous apprend des valeurs essentielles, la montagne.

La fraternité, l'humilité, la prudence, l'ambition, la notion de projet, celle de préparation et de vérification du matériel.

La hauteur de vue...

L'habitude des horizons bien dégagés, celle du silence après l'avalanche.

– «Si on se marre.»

Et ma voix résonne dans cette maison vide.

Ça faisait longtemps.

* * *

Je n'ai pas de voiture parce que je pas de permis.

Je n'ai pas d'amis parce que je n'affiche aucun sentiment.

Il semble que ne compte plus maintenant pour moi que ce pic – d'isolement –, celui que j'ai grimpé sur les traces d'équipeurs cyniques, désespérés ou morts depuis, je veux parler de cette dalle que je n'ai même pas parcourue pour ouvrir une nouvelle voie, le corps allongé des mois et des mois – *aidez-moi* – dans la chambre PZA 32 de l'Uniklinik Balgrist à Zurich...

Marre de parler de ça.

Marre de rabâcher à moi-même mon histoire.

* * *

Je n'ai pas de pantalon de cuir comme Antonin Auzias, le Français qui habite la propriété près de la maison.

Je n'ai pas de montre dont mon poignet puisse s'enorgueillir.

Je n'entre dans aucun lieu de culte.

Je ne regarde jamais la télévision qu'il y a aujourd'hui dans une pièce de cette maison.

Je n'ai pas les nerfs assez solides pour appréhender le monde à travers les documentaires de Michael Moore.

Je n'ai jamais faim.

Je n'ai rien à faire du matin au soir – ou plutôt, j'aurais plein de choses à faire, mais je ne fais rien.

Je ne supporte plus aucune relation, si ce n'est Fille à l'auto, de loin en loin.

Je n'ai plus de famille, ayant coupé les ponts avec ces gens-là, à l'instar de tous ceux qui se sentent envers vous quelque obligation de cousinage, de voisinage ou autre compagnonnage arbitraire, fac, gymnase, etc.

Je ne parle même pas du sexuel.

Je suis quelqu'un de fourvoyé en croyant trop longtemps en des mots comme cordée, altruisme, camaraderie...

Le passé est fatigant, je ne crois pas en l'avenir et je boycotte en bloc ce présent d'injustice.

Une seule mine antipersonnel encore fabriquée quelque part sur terre?

Alors stop, ça suffit, je ne marche plus.

(Je ne marche plus!)

Me méfier de ma canne, elle pourrait bien soudain amocher quelque chose de ce salon. Juste pour le bruit.

* * *

**Une bombe ou une explosion peut survenir n'importe où. Les bombes sont utilisées pour faire peur et faire du mal.
Soyez prévoyant pour limiter les effets d'une bombe.**

- Informez-vous sur les plans antisinistres publics, ainsi que sur ceux concernant votre lieu de travail et votre école.
- Ayez une solution pour quitter la zone et contacter votre famille.
- Informez-vous sur les différents endroits où vous pouvez recevoir des soins médicaux.

Si vous suspectez que quelqu'un va poser une bombe ou qu'une bombe est à proximité :

- Quittez la zone immédiatement.

Suivez le plan antisinistre de votre travail, école, famille ou administration locale afin de quitter le bâtiment et la zone.

Aidez les personnes blessées ou qui ont besoin d'aide lorsque vous quittez la zone.

Ne vous approchez pas des bâtiments endommagés afin d'éviter les chutes de matériaux.

- Appelez le 911 une fois que vous avez quitté la zone en toute sécurité si les équipes de police, de pompiers et d'urgence ne sont pas sur les lieux.
- Rendez-vous dans un hôpital ou une clinique qui est éloigné du lieu de l'événement si vous avez besoin de soins médicaux, mais que vos blessures ne sont pas graves.
- Suivez les recommandations des représentants de l'État et de l'administration locale.

Vous devez immédiatement recevoir des soins médicaux si vous avez :

- une blessure à la tête
- des os cassés
- des brûlures
- des saignements que vous ne pouvez arrêter
- des blessures aux yeux
- des difficultés à respirer
- des difficultés à marcher ou à vous servir des membres inférieurs ou supérieurs
- des douleurs à l'estomac, dans le dos ou dans la poitrine
- la diarrhée

Sont cons.

Ecrire les choses comme ça, faut être con. Je veux dire, face au danger, ce ton qu'ils emploient, "*Soyez prévoyant, etc.*", c'est gentillet, c'est presque naïf. Face à la menace, c'est indécent, non?

Mais j'aime bien: "*Ayez une solution pour contacter votre famille*"...

* * *

Il est minuit et demi, le voisin donne une fête et je tourne en rond face à une glace installée sur une chaise du salon, pour surveiller ma démarche de pantin.

Si la rencontre de l'autre n'a jamais été mon moteur, maintenant mes rêves sont des rêves de destruction, et il n'y a plus guère que l'idée d'une arme à feu qui m'anime vraiment.

Ce n'est pas vrai.
J'exagère!

Je suis en train de marcher sans ma seconde canne pour la première fois depuis l'accident, mais ça ne m'occupe pas plus que ça l'esprit.

Quand *j'exagère*, c'est pour trouver une contenance, parce que je rêve d'appartenir à un groupe humain connu, à quelque chose de répertorié, avec de gestes préexistants à singer.

Pendant quelques minutes ensuite, je me focalise sur le mot agir, puis sur le mot geste.
N'étant plus d'accord avec rien et en ayant marre de tout, je ne sais plus comment exister.
Je m'assois et je bois une bouteille d'eau minérale Farmer presque entière.

* * *

L'aube, l'heure à laquelle claquent les portières de la dernière voiture chez crétin d'à-côté. Une bonne heure, le

moment idéal pour regarder le lac, même si le lac de Zurich est celui de Wagner, il ne semble pas qu'on y retrouve son tempérament, alors ça me va.

Tout au moins, ce que j'ai pu percer dudit tempérament à travers sa musique et les propos de mon grand-père – toujours lui. C'était un homme capable de parler des heures de Wagner passion, de Wagner héroïsme, de Wagner force ou volonté. Que signifient ces mots aujourd'hui?

De nos jours, les rives du lac sont bousillées à cause des concessions de mes compatriotes aux actualités successives: le chemin de fer au début du siècle précédent, et puis les parcs et piscines ensuite — ces dernières confèrent à ses berges une ambiance décontractée et estivale, pour ne pas dire "famille", qui me met particulièrement mal à l'aise.

En levant les yeux, le panorama sur les Alpes constituerait une invitation intemporelle à l'évasion et au rêve, si elle n'était pour moi un retour au cauchemar.

Marre de m'écouter geindre, alors mon regard redescend et je cherche son nom sur les flancs du premier bateau à aubes de la journée. Je les connais tous, ce sont les mêmes depuis mon enfance.

L'espace et le temps semblent immuables à regarder le lac par la baie vitrée de cette maison.

* * *

Je regarde les meubles et je vois la poussière.

Je regarde la hi-fi et je vois non loin une impressionnante collection de disques qui n'est pas la mienne.

Je regarde le faste de cette pièce, et je vois la sombre petite dînette médicalisante rassemblée en vue des visites que j'aurai bientôt...

Je me retourne alors vers la baie vitrée, et je lève les yeux en direction du soleil rayonnant sur les eaux tranquilles, chassant la brume blanche qui donne des airs fantomatiques aux contours de l'autre rive, et, je ne sais pourquoi, ils me rappellent soudain une estampe d'Hokusai que j'avais trouvée fascinante, un jour où j'assistai à une vente aux enchères de mon père.

Je fais les exercices pour muscler mes bras pendant l'heure suivante.

Je sors ensuite avec ma canne, je marche jusqu'à la boîte aux lettres. Courrier de l'assurance. Depuis ma sortie de la chambre PZA 32, l'assurance m'envoie tous les mois des sous qui s'ajoutent inutilement à ceux que je possède déjà. Ils m'ont écrit la première fois en bafouillant des platitudes signifiant qu'ils étaient désolés d'apprendre que je ne récupérerai jamais ce que j'ai perdu... Qu'est-ce qu'ils en savent?

Je n'ouvre pas une seule enveloppe parmi celles que je ne jette pas directement.

Je n'ai plus de santé, sinon je boirais.

Je mens – *J'exagère*...

Marre de m'appesantir sur mon sort.

Je vais prendre un grand sac-poubelle dans l'office et je monte dans ce qui était ma chambre. Pendant le quart d'heure suivant je jette. Je mets en particulier à l'intérieur du sac l'ensemble de mon matériel hi-fi. Les haut-parleurs n'ont pas servi depuis des mois. Je fais ça pour m'interdire de revenir jamais à quoi que ce soit d'avant, parce que face à l'enveloppe du courrier de l'assurance, je ne sais pour quelle raison, mais j'ai tout à l'heure eu peur de céder, de plonger bientôt dans l'autocomplaisance, celle qui amène inmanquablement l'éclopé à se prétendre normal, à nier son handicap...

J'ouvre mon ordinateur et je vide toute sa bibliothèque sans oublier le fond d'écran.

Manquerait plus que la nostalgie s'en mêle, ce serait complet.

* * *

Aujourd'hui j'ai croisé, sur la Bahnhofstrasse, un groupe de lycéens rieurs amateurs de hard rock. Cheveux longs teints, doc Marteens, bottes avec des morceaux de ferraille dedans, pantalon fuseau noir, cuir et piercings... En rentrant à la maison, j'ai feuilleté un vieil album de photos et j'ai pu y voir une de mes tantes, chanteuse de rock ayant débuté à Londres. Certaines photos la montraient habillée exactement de la même manière que ces lycéens, sauf que les photos de ma tante datent de 1977...

J'imagine que pour d'autres genres musicaux, le reggae, le rockabilly, le grunge, des uniformes identiques se transmettent de génération en génération.

En classant ma semaine de médicaments, je continue de réfléchir aux invariants, et j'en arrive bientôt à la conclusion que ce serait beaucoup plus simple pour moi aussi, de couler mon existence dans un invariant.

Un invariant terroriste.

Le mot terroriste est un bien curieux mot, lequel ne s'emploiera d'ailleurs que sur une seule rive puisque sur l'autre rive, on dira héros. Il existe des rues Jean Moulin en France, des avenues Arafat en Palestine, des rues Georges Mandel à Fontainebleau, et, dans les cœurs, on doit dénombrer par milliers les boulevards Ben Laden dans toutes les villes d'Afghanistan. Tout est affaire de points de vue.

(Faire alterner les points de vue édifiants, la petite faiblesse des alpinistes...)

Je mets l'ensemble des albums photos de la maison dans un autre sac-poubelle et je passe le portail pour amener la poubelle dans la rue. Demain matin, la femme qui continue de venir travailler ici quelques heures par semaine risque de ne pas comprendre.

Ça tombe bien, il faut se débarrasser d'elle aussi.

* * *

Mes idées devenant de plus en plus morbides – même en doublant les doses de clonazépam – j'ai pris un avion et retenu une chambre au Trump International de New York, pour une semaine.

Pourquoi New York, et pourquoi une semaine?

Au pif, je n'ai aucune idée de la raison pour laquelle j'ai soudain décidé cette destination.

Là *je n'exagère* pas, je mens carrément.

En m'arrêtant pour un café dans un bar/kiosque à journaux sur la 5^e, je trouve ma tête en photo dans une revue qui parle aussi d'High Peaks, dans les Adirondacks. Pendant quelques minutes je repense alors à mon adolescence, à cet été où il avait été question que je vienne grimper dans l'état de New York.

Du coup je décide de rester exclusivement en ville, de ne pas mettre un pied en dehors de Manhattan et de passer mes journées à visiter les musées plutôt que ce que j'avais prévu, c'est-à-dire de partir m'aérer quelques jours à Long Island. Je suis quelqu'un qui déteste la ville, et là, je n'ai pas envie de me faire plaisir.

* * *

Face à un gobelet de café dans le jardin terrasse du Muséum of Modern Arts, je ferme les yeux. Avec tous mes sous je pourrais bien m'acheter un Giacometti.

(Aux enchères!)

J'aime bien Giacometti. Les corps déformés et nobles à la fois, comme en cendres congelées.

Pourquoi perdre du temps à boire du café dans un musée?

Pour laisser passer un ou deux quarts d'heure, ayant compris la veille, dans un autre musée, que je ne vois plus rien au bout d'une heure. La concentration me fait défaut, suite au coma, paraît-il.

La nuit dernière, j'ai fait un rêve étrange, dérangeant. En route pour l'Uniklinik Balgrist en vue d'un n-ième test de contrôle, le taxi qui m'y amenait se trouva bientôt enchâssé dans un embouteillage à environ un kilomètre de la Rämistrasse. Mais il s'agissait d'un embouteillage spécial car devant et derrière nous, la file d'autos se composait exclusivement d'ambulances hurlantes. Pendant que le chauffeur essayait de capter une radio capable de nous expliquer ce qui se passait, augmentant le son à cause de l'inférieur bruit des sirènes dehors, il me fit remarquer qu'un détail clochait: les ambulances étaient de fausses ambulances. Je regardais par la vitre et toutes sortes de modèles de voitures s'étaient effectivement transformées en ambulances, des Smart, des voitures de collection, des petits camions d'entreprises du bâtiment. Le chauffeur se calla bientôt sur une station et j'entendis une voix surexcitée prétendre que la riposte de la police serait fulgurante, et qu'elle avait déjà une piste... Quelqu'un de localisé grâce à son Natel, à bord d'un taxi au même moment...

* * *

Je n'ai pas attendu la fin de la semaine, je suis déjà dans l'avion du retour.

Ma voisine est morte de trouille.

Je réfléchis et je n'arrive pas à comprendre à quoi a servi ce voyage?

A pas à grand-chose, il me semble.

Bilan. Les jours précédents, j'ai assidûment fréquenté un banc, très agréable sous le soleil du matin dans Central Parc. Un soir, j'ai vu au cinéma un film avec Nicolas Cage, et un autre soir, j'ai assisté à une comédie musicale sur Broadway – jusqu'à l'entracte.

Quoi d'autre?

Rien.

Mais si...

Mes exercices pour les jambes, ceux pour les bras. Un passage quotidien au restaurant, beaucoup de marche, café internet, des heures dans des bains brûlants, deux imperméables identiques à poches géantes – achetés dans des boutiques différentes –, trois pantalons (*Jeans Levis 501 Black, noir, 100 % Coton – Original Levi's 501 Button Fly, 969 Madison Avenue, between 75th and 76th streets. 38 \$*), quelques lectures techniques dans ces librairies qui servent de salons de lecture aux Etats-Unis, et, quand je fais le compte dans cet avion de retour, je n'ai pas dû prononcer plus de vingt phrases en une semaine.

– «Vous savez quoi?» demande brusquement ma voisine qui semble avoir réussi à se calmer un peu, «En fait, c'est simple. Il suffit de regarder l'hôtesse: si elle n'a pas peur, c'est qu'il n'y a aucune raison d'avoir peur!»

(Faut pas que ça vous rassure, elle est complètement idiote. Notez bien que c'est souvent ça les gens en uniforme...)

– ...»

* * *

Pendant que j'attends à Paris Charles-de-Gaulle, parce que suite au mauvais temps, l'avion a été dérouté, je me remémore un journal que les clochards modernes vendent dans les rames du métro new-yorkais. Déception. Ce n'était pas de la presse subversive, et les tétrachiées cyniques de vendeurs de Sicav dans les tours au-dessus pouvaient dormir tranquilles: on ne trouvait à l'intérieur de ces torchons d'aumône que des papiers imbéciles et aboyants, des images niveau fanzine adolescent, des dessins faciles, avant une série de petites annonces si décourageantes que c'en était à donner le blues aux matons ayant pris *stage psycho*...

Sept fautes dans l'édito.

(C'est un beau chiffre, sept, moi j'ai laissé allonger sept fois mon corps sur le billard... – penser à arrêter de geindre.)

Avant de jeter le journal dans une corbeille, j'ai lu sur le quatrième de couverture la liste des lois passées ces douze derniers mois, ce que les ultras riches avaient fait voter contre ces *salauds de pauvres*.

Mais pourquoi ils se gêneraient, bon sang? A force de culture MacDo et Mickey, les pauvres ne vont plus voter, sans compter qu'une bonne partie d'entre eux n'a même pas droit de le faire.

La démocratie a échappé aux Américains depuis Reagan, prétendait ce même journal, avant de préciser qu'en décembre, les sénateurs se voteraient une petite baisse d'impôts pour eux-mêmes.

Agir. Il fallait agir sans plus tarder.

* * *

Blast

Il faut :

- un réactif détonant (pas du gaz)
- une détonation (pas une déflagration)
- une énergie suffisante (cratère)
- une proximité de l'explosion

Plusieurs mois ont passé. Je ne marche plus qu'avec une seule canne, et j'arrive même sans elle à parcourir une distance de plus en plus longue, au fur et à mesure des nuits qui défilent. Mes bras se musclent. J'ai également un peu lu pendant les mois qui ont suivi ce voyage, m'intéressant en particulier à la thermodynamique, et à certains types de blessures. J'ai beaucoup bricolé et je continue de le faire en descendant dans la cave, ce lugubre énorme sous-sol de ma non moins lugubre énorme maison. J'y ai aménagé un passage que j'emprunte systématiquement afin de laisser un film de poussière se déposer partout ailleurs. Je ne touche à rien sur les établis, ne travaillant – avec des outils neufs – que dans un minuscule espace, sorte de cour intérieure abritée de la pluie par un auvent, et de la vue du voisin par de hauts murs.

J'ai obtenu le permis de conduire il y a trois semaines environ, et j'ai acheté beaucoup de choses. Certaines en allant les chercher très loin de Zurich, et d'autres au coin de la rue. Des encyclopédies. Un Natel. Une voiture – la même que celle de Fille à l'auto. On se voit moins tous les deux, car je continue à ne pas vouloir qu'elle connaisse la

maison, à taire ma vie. Ce détail, comme un boomerang, est devenu un jour la cause d'un espacement de nos contacts. Quelle importance?

* * *

Les lésions organiques

- «Lésions primaires» = BLAST
- «Lésions secondaires» = projectiles
- «Lésions tertiaires» = projection du corps
- «autres effets» :
 - brûlures
 - intoxications
 - ensevelissement
 - traumatismes psychiques

Ayant choisi que tout partirait le jour J de Wädenswil, depuis des semaines je fréquente assidûment une boulangerie face à la gare.

Quand de bon matin je sors de chez moi, je roule un peu, je me parque, je passe donc à la boulangerie et je prends ensuite l'autoroute en direction Berne/Bâle, en vue d'une petite expédition à Mulhouse, en France.

Je n'aime pas la France.

Les Français sont des forts en gueule donneurs de leçons qui se sont pris la deuxième moitié du XXe siècle en pleine figure et qui, à terre, continuent de faire les malins. Leurs hypermarchés sont surveillés par des vigiles travaillant pour des sociétés n'ayant rien à voir avec le magasin dans lequel ils sont en poste. Je ne le savais pas – c'est exotique, la France, ils ont des coutumes barbares –, et quand je demande à un gros type avec un talkie-walkie, tout musclé dans un costume foncé, de m'indiquer le rayon jardinage, il ne répond pas. A le

regarder j'ai l'impression que le contact avec les gens qu'il surveille, cette partie de ce pour quoi on lui verse un salaire de misère, et bien ça l'ennuie profondément.

Le gars s'est d'ailleurs inventé un masque d'indifférence hostile, qu'il utilise pour ne pas répondre aux questions. Il me désigne méchamment du menton le guichet de l'accueil, tout en tournant la tête et en se mettant en mouvement pour s'arrêter deux mètres plus loin, s'agirait pas que je lui demande autre chose.

Pourtant lui et moi, on ne s'est jamais vu!

Racisme inversé?

Sur le moment ça semble si stupide, je veux dire, que le groupe et moi en soyons arrivés à nous détester entre inconnus, qu'en cherchant vainement à accrocher une dernière fois le regard du type, je pense: «C'est en réaction à de telles aberrations que je vais agir...»

(Maintenant n'importe quoi conforte mon projet: je suis sur la pente fatale...)

Je murmure «Merci, Monsieur.», je trouve un plan du magasin, je traverse des rayons de parfumerie aux mains de femmes faussaires, leurs ongles en plastique plein d'étoiles et de paillettes, aussi vulgaires que ceux que j'imagine aux prostituées, et puis j'aperçois des chaises de jardin, des bêches, des parasols, des nains et finalement une étagère marquée "Désherbants"... et là, tout de suite, un pot s'impose à moi... superbe... le plus gros... 25 kg.

Non, là je mens encore, *j'exagère...*

Je mens en jouant aux invariants par besoin de replacer un tel projet, *mes objectifs*, à l'intérieur d'un schéma connu. En réalité, j'aimerais qu'il y ait en moi un instinct destructeur, une sorte de rage éclos capable de m'amener à de la jouissance grâce à ce potentiel d'alchimie, ces 25 kg de dévastation, de pillage, de dégâts, de ruines, de décombres. Alors qu'en fait non, je suis la personne la plus banale, la plus sans histoire qui se puisse imaginer. D'ailleurs quelques nuits auparavant, j'en étais même à penser que c'est sans doute ce détail qu'un juge ne pardonnerait pas... s'il en était question, bien sûr.

Autour du chlorate de soude (*Dés herbant annuel pour cours, allées et terrasses. 240 gr pour 270 m². Mini granulés solubles. Préserve les plantations. Résiste au lessivage des pluies. Une application par an suffit. Détruit radicalement les mauvaises herbes jusqu'à la racine. Empêche leur repousse pendant de longs mois. Préserve les cultures en bordure. Poids: 25.00 kg. 75 euros.*), je place dans le caddie des ustensiles de jardinage, sinon la caissière se rappellera cette vente d'un unique pot de dés herbant.

Préserve les cultures en bordure. Joli, non?

Dans la file d'attente à la caisse je réfléchis.

Il devient de plus en plus évident qu'il va falloir tester l'horreur. Faire une sorte de repérage, comme on expérimente un détachant sur un petit coin invisible d'un vêtement sale. Même si je ne crois pas qu'il y ait en moi la moindre fibre capable de s'émouvoir face à la souffrance d'autrui, il faut en acquérir la certitude.

Je l'ai bien à peu près, cette certitude, parce que je sais trop ce qu'est la souffrance, mais il ne serait pas prudent de se contenter de cet «à peu près».

Un pot de 25 kg fera l'affaire pour ce à quoi je le destine, avec même du rab pour une deuxième fois.

Je n'avais encore jamais songé à une deuxième fois.

Si j'ai à peu près mon plan pour la première alchimie, je n'ai aucun projet concernant la deuxième. Elle aurait lieu où, cette deuxième fois?

Dans une Uniklinik!

Le modus operandi serait d'ailleurs plutôt simple: à vue de nez, je dirais qu'il n'y aurait qu'à rentrer de nuit par les sous-sols, se diriger ensuite sur l'arrière et, juste à côté de l'accès pour les ambulanciers, déposer l'alchimie non loin des deux énormes bombonnes de gaz liquide, cinquante mètres à droite de l'endroit où les infirmières vont fumer en cachette...

Ou plutôt un aéroport français?

Mais où est-ce que je vais chercher des idées aussi originales? Ma théorie des invariances sociétales, toujours.

Suite à une mauvaise manipulation, la personne devant moi à la caisse vient d'envoyer son mari changer discrètement un pot d'orchidée dont une fleur venait de lui rester dans les mains, et maintenant toute la file attend.

Qu'est-ce que j'entends par «théorie des invariants»?

Un peu comme pour le hard rock, le tuning, la sorcellerie ou le sadomasochisme, n'importe où dans le monde leurs amateurs s'y livrent selon les mêmes schémas. *Des situations assez bien typées et facilement répertoriées, qui attestent la permanence de certaines modalités du fonctionnement de l'esprit humain.* J'ai lu cette jolie phrase dans l'Encyclopaedia Universalis que je feuillette depuis quelques nuits. Je l'ai trouvée aux environs de Schwytz, grâce à une petite annonce sur le tableau d'affichage de la Migros (*Encyclopaedia Universalis, Ibach. Je vend la dernière édition complète de l'Encyclopaedia Universalis, emballée dans les cartons d'origines: jamais utilisés, jamais ouverts. Prix (à débattre) 2 900 CHF. Aussi à vendre, en français: Emile Littré, dictionnaire de la langue française en 7 volumes. Neufs, emballage d'origine, jamais ouverts, 900 CHF.*

Je trouve ce «jamais ouvert» magnifique.

* * *

Quinze jours plus tard.

Sous les regards d'autres molosses à costume et talkie-walkie, j'ai acheté non seulement à Mulhouse mais un peu partout ailleurs en Europe, différents autres matériels de jardinage et de droguerie camouflant mes vrais achats...

Avant que je ne m'en débarrasse, j'ai possédé – quel verbe! – jusqu'à dix paires de gants très jolis, au point que les salir dans un jardin devait faire mal au cœur, à moins de les utiliser pour cueillir des roses? Et puis des pioches, des râteaux...

Ces derniers mois le parc est devenu une vraie jungle parce qu'hormis la femme qui passe de temps en temps, aucun personnel n'est revenu à ma sortie de l'Uniklinik, et comme moi je ne fais rien...

D'ailleurs au passage, pourquoi *faire*?

Mes parents étaient des actifs. Ma mère s'est levée à 4 heures du matin toute sa vie et mon père à 5 heures. Il était le premier arrivé au bureau – ses bureaux – jusqu'à un ridicule accident de voiture survenu quelques heures... après mon accident à moi. (Après l'accident, le sur accident. La faute à Pas-de-chance.) Une vie à trimer et puis d'un seul coup, plus rien, un nom quelque part sur une tombe.

Moi dans le coma et Papa Maman à la morgue, sacrée famille. Unie comme pas deux...

C'était aussi comique que tragique en fait, cette histoire.

Burlesque et pas très crédible, dirait n'importe quel professionnel de la fiction. Et pourtant...

– «*Famille Dans-la-science*, je voudrais le père?

– J'ai!

– La mère?
– J'ai!
– Encore une carte dans cette famille?
– Attends... non. Pioche!
– Le tour prochain, sans doute...»
Burlesque, mais un pantin au pouvoir aux Etats-Unis, c'est plus crédible?

Je reviens d'une séance de kiné mouvementée – j'ai refusé de faire ce qu'on me demandait – et je m'occupe l'esprit en visualisant tous ces outillages de jardin glanés. Face à un feu rouge non loin de chez moi, installation provisoire à cause de travaux je songe que, si le Français avec ses pantalons en cuir qui me sert de voisin a remarqué mes transports de matériels susceptibles de reprendre en main l'aspect général du parc, il a été content – quelque chose me dit que ses petites fêtes une fois par semaine se passeraient bien de ma jungle. Les invités aux fenêtres ne doivent pas trouver ça très glamour, mon parc à l'abandon.

Sauf que non, je ne vais pas toucher au parc. J'ai consciencieusement bazaré la partie des achats qui cache ce dont l'alchimie a besoin, allant pour ça sur des chantiers la nuit, ou sur des terrains vagues, ou dans n'importe quel autre endroit discret. Il m'est même arrivé de rouler des heures, en reconnaissance, pour localiser de tels endroits. Mon grand-père serait vraiment peiné de voir le parc dans un tel état. Heureusement, il est mort.

* * *

J'ai toujours agi de façon très méticuleuse pour tout ce qui concernait le matériel. Si j'avais travaillé dans la magie, mes accessoires auraient servi de modèles dans les écoles de prestidigitation. Enfin... je me dis ça.

Moudre méticuleusement le charbon de bois avant d'y incorporer en proportions égales, avec une spatule en plastique, du sucre glace et du chlorate de soude – c'est-à-dire le fameux dés herbant.

De quoi remplir plusieurs... plusieurs quoi, au fait?

Sans oublier la garniture, clous, boulons et bris de verre.

Pourquoi des clous, pourquoi des boulons et des bris de verre, pour faire classique?

Non. Parce que la maison a été bricolée pendant trois décennies par un grand-oncle ayant laissé au sous-sol des dizaines de gros tiroirs en bois remplis de matériel, ainsi que des caisses contenant des litres de boulons.

Un des rares ratés familiaux, ce grand-oncle...

Je vide un tiroir contenant des boulons différents des autres, je crois plus récents et conçus pour du matériel d'éclairage extérieur. Je n'ai pas l'impression qu'il s'en soit servi, l'idée d'éclairer la maison est tombée à l'eau il y a vingt ans, je ne me souviens plus pour quelle raison. Je prends ce dont j'aurai besoin, puis je prépare le reste, ainsi que des projecteurs et quelques dizaines de mètres d'une très lourde rallonge: j'irai tout enterrer cette nuit après mes exercices physiques, au fond d'un trou que je creuserai en forêt.

Précision, éviter le modèle de voiture que j'ai choisi, pour ce genre d'activités.

Sur la question du contenant, juste avant de remonter au salon, après une demi-heure passée à décaper la petite cour avec le plus grand soin, je me résous à faire usage du vieux stérilisateur à conserves rangé dans la pièce du sous-sol utilisée autrefois comme séchoir à fruits – et ayant servi à la femme du grand-oncle en question.

Ce sera le coffre alchimique parfait, la carrosserie idéale du prototype de moteur 1 temps que je mets au point, surtout avec une bouteille d'acétone et une ou deux petites choses placées au milieu de la mixture, pour faire bonne mesure.

* * *

Le lendemain vers midi, j'amène une chaise dans la cour et je prends d'abord quelques minutes à essayer de visualiser mentalement l'alchimie. Je passe ensuite plusieurs heures à la monter et, en en imaginant une coupe transversale, je lui trouve une ressemblance avec une sculpture conceptuelle.

La déposer dans un musée?

J'exagère – invariants encore – parce que, pour dire la vérité, son esthétique m'indiffère complètement. Si Unabomber aimait ce type de détails, moi non.

C'est prêt, c'est tout.

Ne pas laisser refroidir, servir vite.

Je range tout en bas puis je remonte dans la maison rechercher, dans une des fourres contenant les papiers de l'Uniklinik, l'adresse professionnelle d'une kiné en particulier, la dame de la rééducation qui s'est occupée de moi après les premières opérations. Quand je lui passe un coup de fil, je me compose – sans trop de mal, je dois dire – la voix de quelqu'un au 36° dessous. Je voudrais une date pour passer à son cabinet. Elle ne peut pas avant une semaine, nous convenons d'un vendredi matin. Je lui dis d'attendre une seconde parce que je dois changer de stylo, histoire de lui laisser l'impression que j'ai pu me planter en notant ladite date...

Contexte

- Attentat ? Accident ? Type d'explosif (TNT ou gaz) ?
- Milieu clos ou ouvert
- Taille du cratère, dégâts sur l'environnement
- Risque évolutif
- Distance par rapport à l'épicentre
- Blessés graves et morts à proximité
- Moyens de protection ?
- Nombre de victimes

Lundi matin tôt. Je parque d'abord l'auto à Wädenswil. Je vais ensuite à la boulangerie en face de la gare, je joue démarche gorille à la boulangère, en entrant et en sortant, qu'elle me remarque bien, je dépose ensuite le pain dans la voiture puis j'attrape le 6 h 28... (*Wädenswil 06 h 28 – Thalwil 06 h 37 – Zurich HB 06 h 47 – Aarau 07 h 27 – Bâle SBB 07 h 54*). Je parcours plusieurs wagons à la recherche d'un endroit où déposer l'alchimie sans risquer qu'un voyageur ne me rappelle pour me dire que j'ai oublié mon sac, et je finis par retenir un emplacement suffisamment discret pour un sac du volume qui m'intéresse. Un peu après Aarau, quand la locomotive accélère entre deux gares, les wagons à ce moment-là étant remplis de façon satisfaisante, je sais que ce sera là...

A Bâle je fais une ou deux courses avouables – un manteau en cashmere –, et en songeant aux jeux de mots d'Unabomber, je me dis qu'avec ce chlorate

de soude, je ne ferai rien d'autre que de désherber un terrain vague, et en ricochant sur le mot *vague*, je souris: de très grosses *vagues*, j'espère...

Banc dans un parc.

Ce n'était pas un bien fameux jeu de mots, mais j'essaye de m'occuper l'esprit à autre chose qu'au déroulement de la première alchimie. Faire une pause. Il ne va être question que de désherber quelques minuscules mètres carrés, et ce pendant à peine le court espace d'une actualité, laquelle sera très vite chassée par une autre, Salon de l'automobile à Genève, Baselworld, etc. Ce ne sera qu'un microgramme d'adrénaline dans quelques centaines de milliers de cerveaux, et ça ne suffira pas à ce que quiconque m'aide ensuite à faire péter le reste, mais au moins mes bricolages resteront-ils comme une trace.

Comme une cicatrice. Une cicatrice sur un dos...

J'exagère.

Les mécanismes lésionnels

«*Conception moderne*»

décélération brutale 340 m/s à 80 m/s

onde de pression (*stress et shock wave*)

ondes de cisaillement (*shear wave*)

Atteinte possible des organes pleins (cerveau, foie, rate, cœur, œil, membres)

Retour en train, et maux de tête. Une dame à côté de moi se dispute avec une autre en japonais. Il s'agit de deux petites mémères s'invectivant de leur voie perçante, et pour elles les gens tout autour n'existent pas, pour une raison très simple: ils ne les comprennent pas... Avec une mentalité pareille, leurs petites trognes ridées pourraient bien servir de logo à la planète entière.

J'exagère.

Pharmacie, médicaments.

Quand je récupère la voiture, après un passage près du lac où je distribue le pain aux cygnes, je songe aux chances de l'alchimie.

Elle fonctionnera.

Je freine en arrivant à Horgen, toujours au même chantier sur la chaussée, et en patientant face au feu rouge provisoire – *provisoire* depuis des semaines –, je me dis que l'incompétence de mes compatriotes se trouve comme résumée sous mes yeux. Je ne sais pas si ce sont les médicaments, mais j'érige soudain en véritable

symbole cette signalisation de chantier. Elle est l'impudence avec laquelle on dérange les gens en prenant son temps, au lieu d'achever ce chantier en quelques jours. Et d'un seul coup, à l'arrêt en regardant passer une file de voitures dans l'autre sens, que l'on m'impose d'attendre pour rien me paraît complètement inadmissible.

Pendant que le portail s'ouvre, je me demande si l'alchimie a pour but de faire de mes compatriotes des gens à mon image, celle d'il y a quelques mois, c'est-à-dire des gens mis en face d'une situation contre laquelle l'argent ne peut rien?

Je sais que c'est à ce point précis de mon existence qu'une remise en question s'est imposée d'elle-même.

Un boom dans un train, et ce sera peut-être leur tour...

